

Tell Me Swiss

Tell Me Swiss? C'est la dernière création du catalan Cisco Amar. Qui fait parler d'elle jusqu'à l'autre bout du monde. Présentée dans le cadre de l'Exposition Universelle de Shanghai, elle aurait pu prendre comme sous-titre: Chronique d'une censure annoncée. Il a fallu couvrir les soirs des danseuses, ce qu'Amar fit de bonne grâce, mais non sans inscrire «Censuré» sur les corps concernés!



Barbara Pella
Modèle,
galerie,
actrice...



Mais au-delà de quelques ravissantes manières, qu'est-ce qui choqua vraiment, dans cette fantaisie suisse que seul pouvait créer «un étranger»? La réalité, Mesdames et Messieurs, voilà ce qui choqua, choqua et choquera... la réalité du travail par exemple, et la manière dont cette réalité là est traitée en Suisse. Psychédélique: voyez l'apprentissage pour les clandestins - oui, mais qu'ils restent sagement, tout de même, clandestins, aussi longtemps que nous aurons besoin d'eux. La Suisse non seulement sait travailler, mais elle sait aussi faire travailler les autres, pour elle et chez elle. Sans les «travailleurs étrangers» - et, en ce qui nous concerne, nous les femmes, les travailleuses - que firions-nous? Sans ces travailleuses qui font fonctionner notre pays et qui nous permettent notamment, à nous femmes actives que nous sommes, de devenir - en apparence du moins - de vraies super-women, à la fois professionnelles et engagées socialement et qui s'occupent à la quasi perfection non seulement de leur travail, mais en parallèle de leurs frères, de leurs enfants et de leur famille élargie? Oui, sans ses vrais super-travailleurs, la Suisse ne serait pas si belle.

La Suisse certes exploite parfois, dissimule et hiérarchise, mais elle est aussi la démocratie la plus extrême du monde. Et elle sait accueillir l'étranger de manière si éminemment sélective que tous ceux qui passent sous les fourches caudines de l'accueil suisse officiel vont se trouver pour toujours liés à ce pays qui les a élus «non-compatibles». Et comme le disent, le chantent et le dan-

sent les acteurs de Tell Me Swiss, si la Suisse est «grave» avec ses étrangers, il vaut toujours mieux être étranger en Suisse que chez soi dans tant d'autres pays du monde... Cisco Amar sait de quoi il parle: il vit chez nous! Cynthia Odier aussi, sait de quoi elle parle. Elle est grecque - et à l'origine, en collaboration avec la Haute école d'art et de design - Genève (HEAD), de ce spectacle pour le moins ébouriffant. Car Tell Me Swiss n'est pas tombé du ciel: né de l'union de la Fondation Fluxim et de la HEAD, cette performance transdisciplinaire s'est inspirée des costumes créés pour Shanghai par les étudiants en Design Mode de la HEAD. Pour l'Extension, Jean Pierre Greff, le Directeur de la HEAD commente: «Nous n'avions pas imaginé que la création des costumes pour le Pavillon suisse de Shanghai - qui en soi était déjà une belle success story pour la HEAD et son département Design Mode - puisse trouver un prolongement aussi spectaculaire. C'est à Cynthia Odier que nous en devons l'air! C'est elle aussi qui a rendu possible ce spectacle plein d'invention et de drôlerie, de poésie et d'humour, impertinent et provocateur imaginé par Cisco Amar. Avec quel brin! Le dialogue qu'il a engagé avec l'école a



FunDoux

The Model

iss !

été enthousiasmant. Nous allons le poursuivre...» Après Shanghai, retour à Genève, où Tell Me Swiss sera présenté à nouveau en décembre, à l'Alhambra. Allez apprécier ce conte de fin grincant où dragons et sorcières se rencontrent mais aussi « Coucou » et « Mété-mété »... car une des qualités salvatrices de la Suisse est sa capacité d'autodérision. Le film des Faiseurs de Suisse en fut longtemps le témoin par excellence, aujourd'hui Tell Me Swiss prend la relève! Au thème de l'exposition universelle, « Meilleur ville, Meilleur vin, un pourrait désormais ajouter, meilleur pays, meilleur spectacle.

Car en dehors de la provocation pleine de gaieté, Tell Me Swiss est aussi un émerveillement. Pour la liberté du spectacle d'abord: Casin Aznar offre à son public une scène au plancher si vendoyant que l'on se croirait en plein moyen. Rien ne manque au décor et la Suisse éternelle repose tranquillement au pied de ses alpages tandis que le troupeau de vaches, entre idéalisme et vacherie, se ferme et se déforme pour réclamer des subventions pour les agriculteurs... Pour Guillaume Tell, ensuite, Guillaume Tell pour une fois repriserait tel qu'il était, un tout jeune homme fier et arrogant. Magnifique échange de regards entre le père et le fils, ce dernier inquiet et pourtant complice, face à son jeune père qui met en jeu la vie de son enfant pour le refus de se soumettre et le salue grâce à sa compétence. Complices en liberté. La liberté comme valeur absolue. La nôtre bien sûr - mais sans oublier celle des autres»



Libres livres un best seller archi-suisse

L'histoire suisse en un din d'œil de Joëlle Kurtz est un best seller. Pour les Russes notamment, mais plus fascinant encore, pour nous les Suisses. Exceptionnel vraiment car suisses et ébest sellers ne vont pas souvent de pair et encore moins en littérature qu'en tout autre domaine: presque un oxymoron! Et pourtant, c'est bien un best seller, incroyable mais vrai. Nombreux sont ceux qui se sont demandés pourquoi. Peut-être parce que, comme le dit Joëlle Kurtz, le désir de la Suisse de jouer un rôle est au moins aussi grand que son désir de ne pas perdre parti et que ces deux désirs contradictoires animent la plupart d'entre nous. Suisses, non Suisses, ou Suisses à moitié. Les paradoxes identitaires qui torquent plus souvent qu'à leur tour les intestins de ce pays ne sont-ils pas, eux aussi, un reflet des paradoxes identitaires de chacun d'entre nous? Être grand mais discret, neutre mais bon, pauvre mais riche ou alors riche mais sans que cela ne se sache, ouvert et fermé...

Joëlle Kurtz nous raconte l'histoire de ce pays, le nôtre, qui selon Pierre Assoline est un état d'absurde dans un monde déréglé, comme elle nous raconterait l'histoire d'une personne qu'elle aurait bien connue. La Suisse a une psychologie, des problèmes d'identité, elle change au cours du temps, elle assemble ses parties disjointes en un improbable mais résilient ensemble. Les cantons de cette Suisse fédérale, qui selon Joëlle Kurtz, ne font plus qu'appliquer en toute "souver-

raineté" des décisions qui ont été préparées ou orientées par l'administration fédérale nous ressemblent nous tous, habitants de la planète terre, appliquons nous aussi, en soignant souveraineté, des décisions préparées par d'autres, ou les laissons appliquer, parce que finalement c'est plus simple, le plus souvent, que de s'y opposer.

Joëlle Kurtz en nous racontant la Suisse nous raconte donc nous-mêmes, et c'est bien là la raison d'être d'un best-seller... «On peut raconter la Suisse, dit encore Assoline - mais on ne l'explique pas sauf à être Kafka, Mail ou Nabokov. Pour ce qui est du pays qui n'est-ils pas, du malheur d'être suisse et de la prison de l'esprit, on se reportera plutôt à Dürrenmatt ou Frisch. Quatre langues pour sept millions d'habitants répartis entre vingt-six cantons et demi-cantons, et un compromis fédéral pour gérer les désaccords? Il faut être fou. Sur le papier, c'est indéfendable. Même en se rangeant derrière son cher arbitraire d'état, Guillaume Tell. Pourtant, ça fonctionne - Tell quel! Joëlle Kurtz n'explique rien, surtout pas le merveilleux malheur d'être suisse, mais elle nous donne à penser, en nous racontant non pas tant l'histoire suisse que des histoires. Celles des villes, notamment, j'apprends ainsi qu'en juin 1814, lors de l'arrivée des Confédérés, Genève les salue d'un «bienvenue aux enfants de Tell» parce que Tell, c'est le mythe suisse en action: la liberté comme valeur absolue et la compétence comme instrument. Bienvenue!

